

**Zeitschrift:** Revue de linguistique romane  
**Herausgeber:** Société de Linguistique Romane  
**Band:** 38 (1974)  
**Heft:** 149-152

**Artikel:** Le discours sur les isolats pyrénéens et la situation linguistique du pays de Barèges  
**Autor:** Ravier, Xavier  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-399582>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 16.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## LE DISCOURS SUR LES ISOLATS PYRÉNÉENS ET LA SITUATION LINGUISTIQUE DU PAYS DE BARÈGES

Il est maintenant banal de le rappeler, le système orographique des Pyrénées centrales consiste en la combinaison de deux types de vallées : les unes dites transversales, perpendiculaires à l'axe de la chaîne et donc orientées sud-nord, sont les plus longues et les plus amples : à cause de leur orientation et de leurs dimensions, elles permettent d'accéder depuis la plaine jusqu'au cœur de la région montagneuse et de fait elles ont servi dès l'époque préhistorique de voies de pénétration dans le massif ; les autres, longitudinales et par conséquent parallèles à l'axe de la chaîne, débouchent dans les premières, mais leur disposition fait qu'elles se trouvent souvent à l'écart des grands déplacements humains : pour cette raison, elles constituent de petits mondes plus ou moins clos, caractéristique importante, on va le voir, en ce qui concerne la représentation que l'on se fait habituellement de la mentalité et du fait culturel pyrénéens. Il faut ajouter qu'à l'intérieur même des grandes vallées transversales, certains obstacles naturels peuvent aussi créer des conditions d'isolement : il en va ainsi par exemple pour la partie supérieure du cours du gave de Pau, le pays de Barèges, que les impressionnantes gorges de Luz ont coupé jusqu'à une époque récente du reste du Lavedan (pendant longtemps le passage se fit par un simple sentier fort escarpé qui, en certains endroits, était un véritable escalier dont les marches étaient taillées dans le rocher : d'où le nom de *escala de Baredge* « échelle de Barèges » que portait cet ouvrage dans les documents médiévaux).

Dans cette structure des Pyrénées telle que nous venons de l'évoquer brièvement, ce qui a surtout frappé les observateurs c'est l'existence de ces nombreux micro-pays naturels communiquant peu entre eux, constitués par les vallées longitudinales ou les portions de vallées transversales que la géologie a mises en situation d'isolement, comme le pays de Barèges, objet du présent travail : du point de vue représentationnel et idéolo-

gique, cela a donné lieu à un discours qui, traditionnellement, met en exergue les situations de cloisonnement et d'autarcie. Parmi cent témoignages que nous pourrions à cet égard invoquer, nous en retiendrons cinq d'autant plus significatifs qu'ils appartiennent à des époques différentes les unes des autres ou qu'ils émanent de personnes aux préoccupations les plus variées.

Une voyageuse et grande dame du XVII<sup>e</sup> siècle, M<sup>me</sup> de Motteville, qui s'était rendue à Beaucens, en Lavedan, à l'époque du mariage de Louis XIV et de l'Infante Marie-Thérèse d'Autriche (1660), après avoir exprimé son étonnement devant le cadre qu'elle avait sous les yeux, en risque une interprétation que nous qualifierions aujourd'hui, toutes proportions gardées évidemment, de géo-morphologique : notre voyageuse, qui a le sentiment que le massif est entrecoupé d'ouvertures purement et simplement juxtaposées les unes aux autres, écrit : « Il se forme d'espace en espace entre ces hautes et monstrueuses montagnes de très belles vallées <sup>1</sup>. »

Encore au XVII<sup>e</sup> siècle, Froidour, l'un des grands maîtres des eaux et forêts, insistant, lui, sur l'esprit d'indépendance des habitants, le met en relation avec la structure géographique dont il se fait une idée somme toute assez proche de celle de M<sup>me</sup> de Motteville : « Les vallées y sont fort étroites, fort serrées, et même de difficile abord en plusieurs endroits ; ce qui a donné grande audace aux peuples de ces contrées <sup>2</sup>. »

Un historien local du premier quart de notre siècle, le comte de Roquette-Buisson, tient lui aussi des propos significatifs sur les rapports entre milieu physique et mentalité : « La conséquence forcée de cette situation [c'est-à-dire la pauvreté des moyens de communication] avait été un attachement profond des montagnards à leur pays. C'est dans l'horizon restreint de leur vallée que se concentrent leurs aspirations <sup>3</sup>. »

L'excellent géographe Henri Cavaillès, dont les travaux restent un modèle de clarté et de science, écrit que « les vallées pyrénéennes, distribuées tout le long de la chaîne en compartiments distincts, séparées les unes des autres par des hauteurs d'accès souvent difficile, subissaient les effets ordinaires du morcellement : la variété, l'esprit particulariste <sup>4</sup>. » Cependant, Cavaillès

1. *Mémoires de M<sup>me</sup> de Motteville*, publiés par F. Riaux, t. IV, p. 184, Paris.

2. *Mémoire du pays et des États de Bigorre* (1675-1685), édition J. Bourdette, Tarbes, 1892.

3. *Les vallées pyrénéennes. Essai sur les coutumes d'une région française*, Tarbes, 1921, p. 37.

4. *La vie pastorale et agricole dans les Pyrénées des Gaves, de l'Adour et des Nestes*, Armand Colin, Paris, 1931, p. 120.

apporte à son jugement le correctif que voici : « Mais elles [les vallées pyrénéennes] ne souffrirent jamais du mal d'isolement <sup>1</sup>. »

Enfin, notre collègue et ami François Baby, dans son remarquable travail sur le folklore dans la guerre des Demoiselles en Ariège (1829-1872) pose cette question : « Comment un tel cloisonnement, géographique, historique, humain, n'aurait-il pas prédisposé à l'autarcie <sup>2</sup> ? »

Les auteurs des cinq citations que nous venons de donner ont en commun, cela se voit sans la moindre peine, d'adhérer, consciemment ou inconsciemment, à la thèse ancienne et bien connue du déterminisme géographique. La vision des choses qui ressort de leurs propos implique que dans le monde pyrénéen seraient particulièrement nombreux les groupes humains se distinguant, soit les uns des autres, soit des groupes humains situés hors du périmètre montagnard, par des traits singuliers, idiosyncrasiques, voire même conservateurs, traits imputables à un mode de vie placé sous le signe du retrait, du repliement sur soi ; dans quelques cas limite, ces caractères seraient même tellement accusés que certains des groupes en question se constitueraient en ce qu'un lexique soucieux de rigueur scientifique catégorise sous le nom d'*isolats*, c'est-à-dire des mondes clos ou presque, vivant comme en circuit fermé, dont la continuité est assurée par un appel prioritaire aux ressources intrinsèques du biotope, circonstance qui irait jusqu'à marquer la culture elle-même dans le sens ethno-anthropologique du terme. Il se trouve précisément qu'en ce qui regarde les Pyrénées, la notion d'isolat a été et continue à être mise en avant avec beaucoup d'insistance. Nous pensons qu'en cette affaire une attitude rigoureusement et délibérément critique s'impose.

En premier lieu, c'est une chose bien connue mais sur laquelle il n'est pas inutile de revenir ici, le terme d'isolat, même dans la bouche ou sous la plume d'hommes de science, n'est pas exempt de certaines connotations qui font douter de sa légitimité ou de son innocence : dans les disciplines qui se vouent à l'étude de l'homme, ce mot va souvent de pair avec une idée de marginalité ou d'exception, les individus réputés appartenir à un isolat étant considérés, soit comme les rares et privilégiés survivants de ce qu'on imagine avoir été une existence en symbiose parfaite avec le milieu (idéologie du bon sauvage qui tend à reparaître dans notre civilisation technique), soit comme des laissés pour compte du développement général de

1. *Op. cit.*, *ibid.*

2. *La guerre des Demoiselles en Ariège (1829-1872). Un exemple de folklore engagé*, Carcassonne, 1972, p. 25.

l'espèce (ethnocentrisme). Touchant précisément la seconde de ces attitudes, l'ethnocentrique, et s'agissant de ses implications sur le plan de l'éthique mais aussi de la recherche, nous ne pouvons nous empêcher de citer ici le vigoureux jugement de François Laplantine : « A la dualité simple des prisons (nous les ethnologues civilisés/eux les primitifs) succède la pluralité et la profusion des prisons vers chacune desquelles est détaché *un* ethnologue qui écrit *sa* monographie <sup>1</sup>. » Cette ruée sur les lieux d'étude, téléguidée par une technocratie scientifique impitoyable, s'accompagne dans trop de cas d'un mépris souverain des indigènes, en qui l'on voit seulement des pourvoyeurs d'information. Disons-le nettement, nous refusons pour notre part, en tant que pyrénéen et en tant que chercheur, que nos compatriotes soient relégués dans on ne sait quel hinterland et ce pour l'autosatisfaction de quelques personnages distingués en mal de terrain.

D'autre part, du point de vue épistémologique, il convient de se demander si un parallélisme reconnu et probant peut être licitement institué entre les composantes de la culture et les conditions géo-bio-écophysiques retenues comme caractéristiques de la situation d'isolat : en d'autres termes, a-t-on la certitude, dans l'état actuel de nos connaissances, que les deux séries de faits se recouvrent, se superposent d'une manière telle qu'il faudrait répondre positivement à la question posée, ou au contraire doit-on admettre que le faciès culturel ne reflète que partiellement les conditions susdites ? C'est un problème qui est à la fois ancien et d'actualité.

Ce pays de Barèges précisément, sur lequel nous fonderons notre argumentation, beaucoup de ceux qui écrivent à propos des Pyrénées le tiennent pour le type de l'isolat biologique, même par rapport au reste du bassin supérieur du gave de Pau (lequel bassin supérieur n'est autre que la région connue du point de vue historique sous le nom de Lavedan). Il est vrai, nous en avons d'ailleurs déjà dit un mot, qu'en raison de la structure géographique le réduit barégeois est resté jusqu'à une date relativement récente à l'écart des mouvements de pénétration du massif pyrénéen. Est-ce à dire cependant qu'il faille le considérer comme une sorte de réserve dans laquelle il y aurait eu accumulation d'une somme inhabituelle de particularismes, qu'il serait le lieu privilégié où se vérifierait la théorie posant l'équation entre structure du biotope et caractéristiques de la culture ?

Nous invoquerons dans ce débat les faits d'ordre linguistique.

1. *L'ethnopsychiatrie*, collection Psychothèque, Éditions Universitaires, Paris, 1973, note 2 de la page 36.

On dispose actuellement, grâce aux admirables recherches qu'a menées Jean Séguy dans les trois dernières années de sa vie et grâce aussi à celles que de son côté a entreprises Henri Guiter, d'un moyen d'évaluer d'une manière mathématique et par conséquent impersonnelle l'incidence réelle de la variation du langage dans l'espace : cet instrument, que Séguy a nommé la *dialectométrie*, consiste dans le calcul des écarts différentiels présentés par les parlers locaux les uns vis-à-vis des autres ; il permet de travailler non seulement à l'intérieur d'un secteur donné, mais aussi de comparer des secteurs circumvoisins ou éloignés. Il a aussi l'avantage de procéder de façon cumulative, soit sur des échantillons préformés pris globalement, soit sur des échantillons déterminés par tirage aléatoire (ce qui du point de vue statistique est une garantie sérieuse) : la dialectologie classique, dans la perspective essentiellement typologique et monographique qui est la sienne, ne peut s'offrir un tel luxe, puisque la démarche centrale de cette discipline revient à choisir plus ou moins arbitrairement un nombre forcément très limité de critères de manière à dégager des isoglosses qui correspondent chaque fois à des cas d'espèce, opération qui en tout état de cause ne nous renseigne guère sur la manière dont les communautés elles-mêmes sont atteintes par les degrés d'ampleur du changement linguistique dans l'espace <sup>1</sup>.

Les calculs dont nous allons maintenant donner les résultats portent sur le parler des localités entrant dans le réseau de l'*Atlas linguistique de la Gascogne* et représentant le pays de Barèges, mais aussi les zones voisines. Pour le pays de Barèges, ces localités sont le bourg de Barèges et Betpouey (ces deux lieux en réalité forment dans l'atlas un point unique désigné « Barèges-Betpouey » et identifié sous le numéro de code 697 NE) plus

1. Pour la méthode et les buts de la dialectométrie, on se reportera aux travaux ci-après : J. Séguy, « La dialectométrie dans l'*Atlas linguistique de la Gascogne* », *Revue de linguistique romane*, 1973, p. 1-24 ; du même auteur : « La relation entre la distance spatiale et la distance lexicale », *Revue de linguistique romane*, 1971, p. 335-357 ; H. Guiter, « Atlas et frontières linguistiques. » Colloque du C. N. R. S. sur les dialectes de France à la lumière des atlas linguistiques régionaux, Strasbourg, 1971.

Pour une application d'envergure de la méthode dialectométrique, v. le volume VI et dernier de l'*Atlas linguistique de la Gascogne*, notamment la brochure d'accompagnement, p. 21 à 32 et les cartes 2518 à 2531 ; pour des applications plus restreintes, v. Xavier Ravier, « Observations sur l'axe linguistique transgaronnais. Le faciès dialectal de la région d'Auvillar (Tarn-et-Garonne) » et Jean-Louis Fossat, « Mesures écolinguistiques sur l'axe des marchés transgaronnais » (ces deux travaux à paraître conjointement dans les *Cahiers d'écologie humaine*).

Gavarnie (point n° 697). Pour le reste du Lavedan, on a Cauterets (point n° 695) et Arrens (point n° 695 O). En ce qui regarde les régions confrontantes du Lavedan, la vallée d'Aure est représentée par Aragnouet (point n° 698) et le haut bassin de l'Adour par Gerde (point 696).

Le nombre des traits sur lesquels porte la recherche est de 426, les paramètres essentiels et formellement isolables de l'institution linguistique étant pris en ligne de compte (phonétique diachronique, phonologie, morphosyntaxe du pronom, système verbal et lexique), mais chacun d'eux faisant l'objet d'un calcul séparé. L'opération dialectométrique consiste à compter le nombre des divergences que comportent au titre de ces divers paramètres les parlers des localités témoins les uns par rapport aux autres : en sommant les totaux partiels ainsi obtenus, on arrive à un total général qui sera appelé distance linguistique et que nous symboliserons à l'aide de la lettre grecque  $\Delta$  (on dira ainsi : la distance linguistique entre la localité A et la localité B, soit  $\Delta$ , est de 46, ce qui veut dire que le parler de A et celui de B diffèrent l'un de l'autre par 46 traits sur les 426 de l'échantillon de base).

Le tableau ci-après contient les distances linguistiques valant pour les localités dont j'ai ci-dessus donné la liste (en valeur chiffrée et en pourcentage) :

1° $\Delta$ à l'intérieur du pays de Barèges proprement dit :		
Gavarnie/Barèges-Betpouey.....	55	13 %
2° $\Delta$ entre les points du pays de Barèges et les autres points du Lavedan :		
Barèges-Betpouey/Cauterets. ....	75	18 %
Gavarnie/Cauterets. ....	87	20 %
Gavarnie/Arrens. ....	90	21 %
Barèges-Betpouey/Arrens. ....	90	21 %
3° $\Delta$ entre les points du Lavedan extérieurs au pays de Barèges :		
Cauterets/Arrens.....	77	18 %
4° $\Delta$ entre les points du pays de Barèges et celui de la vallée d'Aure :		
Barèges-Betpouey/Aragnouet. . . . .	101	24 %
Gavarnie/Aragnouet.....	100	23 %
5° $\Delta$ entre les points du pays de Barèges et celui du haut bassin de l'Adour		
Barèges-Betpouey/Gerde. ....	104	25 %
Gavarnie/Gerde.....	112	27 %

Quelles conclusions tirer de ces données statistiques ? Séguy a réussi à établir que dans le domaine gascon en général, le pourcentage des écarts différentiels correspondant à des limites linguistiques parmi les plus importantes (changement de zone dialectale) est compris entre 20 % et 34 %, la moyenne se situant aux alentours de 25 % (en arrondissant à l'entier supé-

rieur). Or, on voit que ce seuil critique n'est même pas atteint en ce qui concerne les points de l'intérieur du pays de Barèges comparés aux autres points du Lavedan :  $\Delta$  Betpouey-Barèges/Cauterets est à deux unités en dessous de la limite inférieure des 20 %,  $\Delta$  Gavarnie/Cauterets y arrive de justesse. Il apparaît donc que le parler barégeois, en dépit des particularités qui le marquent et dont nul ne nie l'existence, n'est en fait ni plus ni moins qu'un sous-ensemble de l'ensemble linguistique lavedanais et se comporte comme tel : il est probable que si le facteur géographique et les facteurs qui lui sont connexes avaient agi d'une manière unilatérale, ce parler s'écarterait bien davantage de ceux avec lesquels il forme groupe.

On constate d'autre part que  $\Delta$  Barèges-Betpouey/Cauterets et  $\Delta$  Cauterets/Arrens viennent à égalité : 18 %. Mais alors, étant donné que ces localités sont séparées les unes des autres par des accidents naturels importants gênant la communication entre elles ou entre elles et le bas-pays, que de surcroît elles appartiennent à des vallées distinctes, comment se fait-il que la distance linguistique ne soit pas plus élevée ? Après tout, Cauterets et Arrens, aussi bien que Barèges-Betpouey, auraient pu aussi manifester une identique tendance particulariste qui nous aurait amenés au moins à ce seuil inférieur des 20 % dont il a été déjà question.

Enfin, si l'on met face à face le pays de Barèges d'une part, la vallée d'Aure et le haut bassin de l'Adour d'autre part, on voit que la moyenne des 25 % est atteinte une seule fois (Barèges-Betpouey/Gerde) et dépassée dans l'unique cas (27 %) du couple Gavarnie/Gerde : ce dernier pourcentage peut frapper par son importance relativement aux autres, mais on l'appréciera à sa juste valeur quand on saura que par exemple il est rigoureusement identique à celui qui a été obtenu pour  $\Delta$  Lembeye (point 686)/Armous-et-Cau (point 678 NO), localités de la Gascogne non montagnardes qui, elles, ne sont pas en position de repli géographique et entre lesquelles cependant on commence à franchir la limite séparant la variété occidentale du gascon de sa variété orientale. Au demeurant, la carte synthétique n° 2531 du volume VI de l'atlas gascon intitulée « champ gradient de la gasconité » montre que Lembeye se situe dans une zone où le nombre des traits endémiques de l'idiome gascon par rapport non seulement au reste de l'occitan, mais aussi au gallo-roman en général est de 30 à 40 : en revanche, dans la zone à laquelle appartient Armous-et-Cau le nombre de ces endémismes est compris entre 24 et 29. La même carte indique en outre que la région d'endémisme linguistique gascon le plus fort (39 à 40 traits) est représentée par Aragnouet (point 698), Arreau (698 N), Germ (698 E), soit la vallée d'Aure et celle du

Louron : Barèges-Betpouey et Gavarnie, au contraire, sont hors de cette région. Immédiatement après dans l'ordre statistique (35 à 38 traits) vient une zone de forme irrégulière dont la portion septentrionale correspond aux points 689 NO (Bordes), 689 N (Galan), 689 (Lannemezan), qui, un peu plus au sud, englobe les points 696 (Gerde) et 696 E (Laborde), formant même une excroissance en direction du sud-est puisque le point 699 NO (Bourg d'Oueil) s'y trouve inclus, qui enfin se resserre à l'approche de la montagne et enferme dans ses limites précisément Barèges-Betpouey et Gavarnie (le secteur ainsi matérialisé recouvre donc la partie orientale de la Bigorre, les Baronnie, le Lannemezan et la vallée d'Oueil, cette dernière tournée du côté du Luchonnais). Mais sans qu'il y ait la moindre continuité territoriale avec la précédente, une autre zone de densité égale quant à l'endémisme linguistique gascon, que nulle circonstance géographique ou autre ne prédispose à l'isolement, existe sur les confins des Pyrénées-Atlantiques et des Landes : elle est représentée par les points 691 NE (Sainte-Suzanne), 683 E (Pomarez), 684 (Hagetmau) et 675 (Grenade-sur-l'Adour). Nous dirons donc pour nous résumer que la capacité de particularisme et d'endocentrisme de l'univers linguistique barégeois n'excède en rien celle des pays dont personne n'oserait affirmer qu'ils sont en position de retrait géographique. A la vérité, il ressort de l'investigation dialectométrique que si cette composante essentielle de la culture qu'est le langage est sans doute d'une certaine façon liée au conditionnement géo-biologique, d'un autre côté elle est douée du pouvoir de se soustraire à la pression univoque de ce même conditionnement : il peut certes y avoir des isolats géographiques, biologiques ou écologiques, il ne leur correspond pas automatiquement des isolats linguistiques ou culturels, ce qui revient à dire que la notion d'isolat doit être appliquée avec énormément de discernement à la langue et à la culture.

Nous savons aussi que dans les univers dialectaux, à la tendance fractionniste des parlers locaux, qui est sans aucun doute à mettre pour une certaine part en relation avec le conditionnement géo-biologique (et aussi historique), s'oppose une tendance centripète antagoniste grâce à laquelle est évité un morcellement à l'infini de la surface dialectale : c'est ainsi que Séguy a prouvé que d'un lieu à un autre la distance linguistique ne croît pas régulièrement, mais qu'elle est modulée ou contenue par un facteur inversement proportionnel à la distance kilométrique <sup>1</sup>. Et nous-même, dans

1. Dans le travail précité de cet auteur : « La relation entre la distance spatiale et la distance lexicale ».

notre travail intitulé *Flexion dite inchoative en languedocien ariégeois et fait dialectal* <sup>1</sup>, nous avons pu établir qu'au bout du compte la dynamique de la variation des parlers locaux dans un domaine donné est soumise à un processus auto-régulateur de contrainte interne, inhérent à l'institution linguistique elle-même. Par conséquent, du point de vue épistémologique et méthodologique, l'étude du langage et de la culture doit prendre simultanément en compte, mais d'une manière équilibrée, à la fois les facteurs externes et les facteurs internes.

Notre conclusion sera pour affirmer qu'à nos yeux l'intérêt présenté par une contrée comme le pays de Barèges ne réside pas dans la singularité à tout prix dont celui-ci serait l'exemple, mais tient au fait qu'en lui se réalise d'une manière originale un modèle culturel supra-local, en l'espèce le modèle culturel pyrénéen gascon. A ce propos, nous ferons état d'une réflexion de Melville J. Herskovits : « Considérant tout mode de vie individuel, nous devons le saisir comme partie intégrante de l'ensemble, un ensemble qui est plus que la somme de ses parties <sup>2</sup>. »

Xavier RAVIER.

1. Annales de l'Université de Toulouse le Mirail, tome VII, fascicule 5, *Via Domitia* XVI, p. 15 à 29.

2. *Les bases de l'anthropologie culturelle*, traduction française, Payot, Paris, 1967.